

## Argument

La dépression, « une épidémie ». Le terme est lâché dès le tournant du siècle<sup>1</sup> et repris vingt ans plus tard<sup>2</sup> dans la presse comme dans les préoccupations officielles. La dépression serait partout ? chacun en prend la mesure et s'inquiète, car elle a un coût en termes de traitement autant que pour les incapacités qu'elle engendre. Chacun s'inquiète pour l'avenir : Santé Publique France comme la Haute Autorité de Santé, les essayistes, la presse, indiquent qu'une personne sur cinq aura eu un Episode dépressif caractérisé dans son existence, en augmentation de 40 % depuis 20 ans.

Tous déprimés<sup>3</sup> alors ? C'est la question que posait Jacques Alain Miller<sup>4</sup>, soulignant que chacun (95 %) connaît au moins 6 épisodes de tristesse annuelle. Médicaliser la tristesse est alors une inflexion politique inédite — pas sans dangers — et qui fait signe de notre prise dans le discours de la science. Mais qu'en est-il ?

### La dépression à l'époque de la science

On peut s'étonner en effet que les outils les plus affûtés par la science soient des auto-questionnaires — donc sans cliniciens — et d'une grande parcimonie clinique. Trois minutes suffisent en effet pour répondre aux 9 questions que comporte le PHQ9, que l'on peut réduire, nous dit Santé Publique France aux 2 premières — la deuxième étant : « êtes-vous déprimé ? ». Des esprits chagrins feront remarquer que cet outil est un produit « éducatif de Pfizer » et que l'un de ses principaux concepteurs, Bob Spitzer<sup>5</sup> — qui construisit le DSM 3 — n'a pas cessé de critiquer ensuite les classifications<sup>6</sup> qui l'ont suivi, objectant au manque de transparence et de fiabilité des concepts du DSM 5. Son successeur — Chairman pour le DSM4 — Allen Frances se déclare lui aussi surpris et nous alerte sur les effets<sup>7</sup> « épidémiques »<sup>8</sup> de sa classification.

La dépression est certes une construction, c'est un « fourre-tout », mais qui fait signe disions-nous, d'un changement dans la subjectivité comme dans le lien social où il s'inscrit, bref dans le lien du sujet aux autres, à l'Autre et aux objets. Aux promesses de la science s'ajoute l'extension de notre monde de consommation dont les objets attisent puis consomment le désir.

Si la dépression est un concept psychopathologique aussi vaste que flou, on peut constater qu'elle apparaît au cœur du lien social de notre modernité :

On peut relever ici *burn-out* au travail, comme l'isolement et le sentiment de solitude qui vont croissant, où le sujet peut ne trouver d'autres solutions que le repli. Dans les relations aux proches, l'évocation du *burn out* parental se conjugue au « rejet de l'amour » que notait Lacan, il y a plus de 50 ans et colore autrement les relations qui tissent l'intime. N'est-il pas de notoriété clinique que les modernes sites de rencontres conjuguent déception et lassitude : la consommation est promise, mais « la chair est triste » quand on a coché toutes les cases du partenaire idéal. Le champ du savoir, à notre époque où tout semble à portée de mains sur le Net peut donner l'illusion, là aussi, d'une transmission

<sup>1</sup> Pignarre Philippe, comment la dépression est devenue une épidémie, Hachette, Pluriel, 2003

<sup>2</sup> Santé Publique France (SPF) « Bulletin épidémiologique hebdomadaire (BEH) du 14/2/2023. SPF -qui a pris le relais de l'Inpes - en 2016 évoque par exemple le doublement en 4 ans des épisodes de dépression des 18 – 24 ans, un étudiant sur cinq se révélant déprimé (chiffre qui a doublé en 10 ans. Et près d'un français sur cinq en mars 2020 (source SPF)

<sup>3</sup> La Cause Freudienne, « Silhouette du déprimé », Février 1997, édito de Catherine Bonningue

<sup>4</sup> <https://www.elle.fr/Societe/News/Tout-le-monde-passe-par-des-etats-d-humeur-depressifs-405704>

<sup>5</sup> Spitzer RL, Kroenke K, Williams JBW. *Patient Health Questionnaire Study Group. Validity and utility of a self-report version of PRIME-MD: the PHQ Primary Care Study.* JAMA. 1999;282:1737–44

<sup>6</sup> Frances AJ, Spitzer RL. *Letter to the APA Board of Trustees.* July 6, 2009.

<sup>7</sup> FRANCES A., 2010, *It's not too late to save the « normal »*, *Los Angeles Times*, 1<sup>er</sup> mars.

<sup>8</sup> Frances AJ. *The false epidemic of childhood bipolar disorder.* *Huffpost Healthy Living* 2013, Consultable en ligne : [http://www.huffingtonpost.com/allen-frances/children-bipolar-disorder\\_b\\_1213028.html](http://www.huffingtonpost.com/allen-frances/children-bipolar-disorder_b_1213028.html).

anonyme, sans autorité et sans pairs : c'est ici l'extension de la « phobie scolaire » qui questionne, quand l'angoisse reconduit le sujet à sa solitude. Enfin l'autorité quant à elle, peut se faire harcèlement, renvoyant le sujet à son épuisement. On retrouve ici le bouleversement de notre rapport à l'autorité et au savoir – notés par Hanna Arendt –, pas sans effets subjectifs.

Articuler la dépression au lien social, au discours qui le trame, c'est dé-pathologiser la dépression qui témoigne pourtant d'une souffrance intense. Elle ne se réduit pas à une maladie, ni à un symptôme, mais elle est un affect. Il importe de la distinguer précisément de l'angoisse et de l'anxiété – et de ne pas céder aux facilités des « troubles anxio-dépressifs ». Le premier texte enseignant est ici celui de Karl Abraham<sup>9</sup> qui distingue l'angoisse névrotique, quand « la pulsion tend vers une satisfaction que son refoulement lui interdit d'atteindre », alors que la dépression... survient lorsque le névrosé renonce à son but sexuel sans succès ni satisfaction. Il se sent incapable d'aimer et d'être aimé, et c'est pourquoi il doute de la vie et de l'avenir. » L'angoisse du sujet survient dans sa proximité avec l'objet, quand c'est à renoncer, et céder sur son désir, qu'il se déprime. Jean-Jacques Rousseau confessait qu'au moment de tenir dans ses bras celle qui incarnait son objet d'amour et d'adoration (Mme de Warens) un curieux affect l'envahissait : « je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnait le charme ».<sup>10</sup>

« Vérifier l'affect », pour reprendre l'expression de Lacan, c'est d'abord, non pas le mesurer, mais le situer – à suivre Abraham — entre pulsion et désir.

### **L'affect**

Les pistes chez Freud et Lacan sont multiples : quant à l'affect dépressif, Freud distingue précisément deuil et mélancolie en soulignant que pour le deuil, la perte, le manque insupportable d'un proche, se résout par l'identification des traits marquants du disparu, quand, pour la mélancolie, c'est le moi qui se perd avec l'objet. Freud (1920) : « La mélancolie se caractérise du point de vue psychique par une dépression profondément douloureuse, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de toute activité et la diminution du sentiment d'estime de soi qui se manifeste par des auto-reproches et des auto-injures et va jusqu'à l'attente délirante du châtement. Ce tableau nous devient plus compréhensible lorsque nous considérons que le deuil présente les mêmes traits sauf un seul : le trouble du sentiment d'estime de soi manque dans son cas. » Ce trait distinctif est central : dans la mélancolie, il y a « identification du moi avec l'objet abandonné ».

### **La dépression comme moment de passage**

Situer la dépression, ce fut d'abord repérer comme elle s'articule à l'identification. Mélanie Klein<sup>11</sup> avait relevé de Karl Abraham, la dépression comme affect surgissant dans la constitution de tout sujet. Lacan reprendra ce point en notant l'affect dépressif qui suit, pour chacun, le stade du miroir. On en retrouve la notation chez Winnicott<sup>12</sup> qui avalise à regret la notion kleinienne de « position dépressive » et souligne son importance au sortir de la relation « impitoyable » (*ruthless*) à l'objet.

La dépression – affect de la perte — apparaît quand se constitue une identification imaginaire, au plus simple quand un adolescent se confronte à une image idéale qui se/le défait. Mais dans le registre symbolique, Lacan souligne que si l'idéal du moi exalte, il constitue « aussi la fonction la plus

<sup>9</sup> Abraham K., Préliminaires à l'investigation et au traitement psychanalytique de la folie maniaco-dépressive et de ses états voisins » (*in* O.C., Tome 1, pp. 21-226, 1912)

<sup>10</sup> Rousseau J.-J., Les confessions, Livre V, le rat de Mme de Warens

<sup>11</sup> Klein M. (1934) *in* Contribution à l'étude de la psychogénèse des états maniaco-dépressifs, Paris, Payot, 1968, p. 311, 340

<sup>12</sup> Winnicott D., De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris Payot, p. 233, puis « *La valeur de la dépression* » (1963). *In* : Conversations ordinaires. pp. 79-88

déprimante, au sens psychiatrique du terme<sup>13</sup> », déprimante pour le sujet qui s'y mesure. Agressivité et dépression — ce qu'une autre clinique nomme dépression masquée — sont au rendez-vous quand le sujet est soumis à un Idéal du moi impitoyable. À ce moment, le sujet est alors « au bord du trou ». C'est à un point de réel qu'il peut alors se réduire — et c'est l'urgence du passage à l'acte qui est ici à saisir. La dépression, affect de la séparation, se distingue alors comme une des modalités de renoncement au désir, dans les paradoxes de l'accès à l'objet de jouissance. Qui ne notera avec telle patiente que « la chair est triste », quand l'objet du désir ne s'habille plus de l'amour. On situera ici la dépression qui suit de près et accable l'addict aux objets contemporains de jouissance. La clinique de l'adolescence est ici enseignante, en ce moment où le sujet a pour tâche de se séparer de l'autorité, dans le remaniement des identifications.

Que le féminin soit le sexe faible au regard de la dépression, quelles conséquences en tirer sur le rapport à l'Autre et à l'objet ? D'abord que le féminin objecte à la réduction de l'Autre à l'Un, à l'Un comptable comme au semblable. Le « même », le « pair » se retrouvent ici provoquer morosité et ennui, l'unien comme l'écrit Lacan.

La dépression est-elle réductible à l'ennui, l'affect contemporain relevé par Alain Ehrenberg ? Dans notre époque scientifique, nous pourrions cerner l'ennui du sujet réduit une case, dans un monde où tout se chiffre, s'évalue — Parcours sup-, où le désir pâlit sous la loi du nombre, où la cause disparaît sous la loi, où le sujet s'éclipse dans la communauté du « même. »

Loin d'être réduite à la maladie et à la calamité économique qui inquiète les gouvernants devant les arrêts de travail, les dépressions sont multiples et articulées aux moments de constitution du sujet, et sensibles comme lui aux remaniements et aux vacillations des discours qui trament nos existences.

La rencontre avec la psychanalyse donne accès à un autre discours, qui d'abord fait fond sur un horizon de vérité, par la parole : en effet, « l'affect peut s'aérer avec des mots et le rendre inoffensif<sup>14</sup> ». « On est malade de la vérité », en effet et « si on ne veut pas déprimer, il faut assumer sa vérité »<sup>15</sup> ; mais comment tenir ce fil dans notre monde de post-vérités, où la valeur de celle-ci décline et se fait « sœur de jouissance » ? Au-delà encore, le pousse-à-la consommation contemporain est un réglage de notre rapport à l'objet qui alimente le *fed up*, le « ça me gave » dont témoignent les adolescents. C'est là sans doute que la dépression peut faire signe d'un rapport au réel qui s'est modifié et que l'enjeu est alors d'alléger le sujet qui se présente dans nos rencontres cliniques.

---

<sup>13</sup> Séminaire I, Les écrits technique de Freud, p. 9

<sup>14</sup> Lacan j., « Propos sur l'hystérie », 1977, Quarto, n° 90, 2007, p. 9

<sup>15</sup> JAM : <https://cifpr.fr/actu/si-la-tristesse-est-une-maladie-alors-cest-lhumanite-qui-est-une-maladie/>